

Un autre temps

Marie-Andrée Lamontagne

Number 77, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2019). Un autre temps. *L'Inconvénient*, (77), 76–78.

Un autre temps

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Une vierge. Une vierge en bois, au visage singulièrement noir, son très saint fils dans les bras. Une vierge assise et non debout. Cette statue, d'abord présentée comme une banale copie du 19^e siècle offerte à la piété populaire mais dont les origines médiévales se font jour peu à peu, est au cœur du vertigineux roman de Leonardo Padura *La transparence du temps*. Peintes ou sculptées, vénérées pour les pouvoirs miraculeux que leur prêtent les croyants, de semblables vierges noires trônent dans diverses églises d'Europe, de Rocamadour à Czestochowa, de Guingamp au Puy-en-Velay. Pour cette nouvelle enquête, ce n'est pas à l'une de celles-ci que s'intéressera l'inspecteur de La Havane Mario Conde, bien connu des lecteurs de Padura, mais à une variante cubaine, la vierge de Regla, du nom du hameau fondé quatre siècles plus tôt par des marins qui y avaient alors déposé rituellement la statue d'une vierge noire andalouse. Depuis, les images à deux sous ou les copies en plâtre de la vierge de Regla se sont multipliées sur l'île, où elles sont ce que le

Sacré-Cœur de Jésus était au Canada français au début du siècle dernier.

Mais voici le problème à résoudre. Conde, qui vit chichement et souverainement libre du commerce des livres anciens, est un jour sollicité par un ancien condisciple de lycée, Robert Roque Rosell, à savoir Bobby, désormais homosexuel assumé, pour l'aider à retrouver sa chère vierge noire. L'identité du voleur ne fait pas de doute. Avec le reste du mobilier de la maison, la statue a été emportée par l'éphèbe escroc que Bobby entretenait dans l'ivresse du temps retrouvé et des sens égarés qui saisit parfois l'homme vieillissant en présence de la beauté, surtout si elle est, très prosaïquement, pourvue d'une longue queue – les préjugés de Conde font ici merveille *a contrario*.

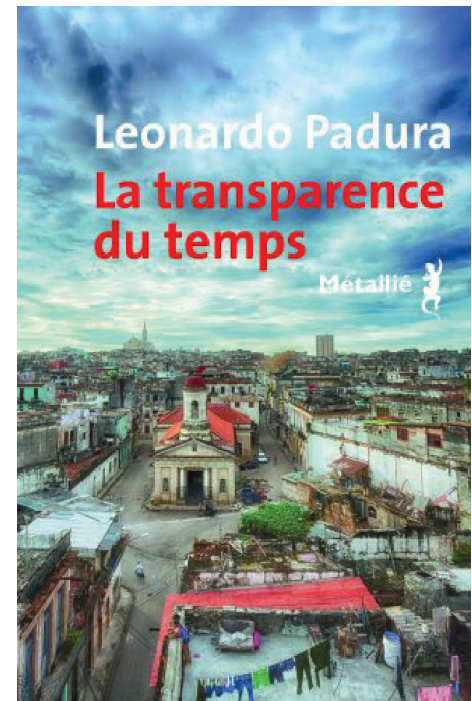
Au chapitre de l'âge, Conde n'en mène pas large non plus, même si son attitude tient surtout de l'effroi pur. Tout en fixant la date imminente du calendrier qui le fera basculer dans sa soixantième année et fera de lui un « vieux de merde », il continue de boire, de fumer, de manger n'importe quoi quand il est seul, de

faire bombance avec sa petite bande d'amis de toujours, d'aimer sa Tamara aux charmes mûrs et indéniables suivant un arrangement mutuel fait de liberté et de fidélité, d'arpenter les rues de La Havane à laquelle il appartient de toutes ses fibres, n'ayant jamais choisi l'exil, ni sous la dictature révolutionnaire ni quand la crise des années 1990 a frappé. Il n'empêche : la voilà, la vieillesse, son foie, ses ulcères et sa mine les lendemains de fête le disent assez. Du doigt, elle lui intime l'ordre d'approcher. Que répondre ? Quel pied-de-nez lui faire pour qu'elle rebrousse chemin ou accepte de patienter encore un peu ?

L'adolescence est parfois appelée l'âge métaphysique, celui des questions graves sur la vie qui s'étend devant soi comme une promesse et dont on ne sait encore que faire. Le cap des soixante ans, lui, est plutôt du genre sans pitié, puisqu'on y parle au passé, et que même le présent et le futur y sont sujets à caution : qu'as-tu fait de ton existence ? Est-il trop tard pour en changer ? Est-ce bien ce que tu voulais ? Plus cruellement encore : quel « vieux de merde » feras-tu ? Malgré ces interrogations et peut-être à cause de celles-ci, Mario Conde secoue sa mélancolie et se lance dans l'enquête. Il faut bien vivre et Bobby, qui fait partie de la poignée d'aigrefins se disputant à La Havane le commerce d'objets d'art et de mobilier destinés aux riches collectionneurs à l'étranger, paie en dollars verts et beaux.

Voilà pour le cadre et la prémisse. Mais le centre de gravité du roman est ailleurs. Par un usage raisonné du merveilleux, si l'on ose dire, *La transparence du temps* montre à l'œuvre les subtilités de la croyance, si profondément ancrée dans l'être humain. Foi révolutionnaire en un ordre nouveau et juste à bâtir sur les ruines de l'ancien, ligne du Parti, certitudes marxistes, vénération de la vierge noire qui guérit les cancers et redonne aux femmes leur fécondité, cotes des artistes sur le marché de l'art ou spéculations de collectionneurs sur des objets anciens : de l'un à l'autre, nulle différence de nature ou de degré, suggère le roman, mais autant de manifestations du besoin humain de croire. Pour autant, l'agnostique Conde ne les renvoie pas dos à dos. Il s'approche, curieux, en constate les effets, y mêle ses propres angoisses, réfléchit aux causes, s'instruit du passé, s'étonne ou peste.

Ainsi la révolution a beau être passée par là avec ses promesses d'égalité, La Havane a vu se multiplier, ces dernières années, les



quartiers *llegan y pon*, cloaques de misère où s'installent (*pon*) ceux qui partent (*llegan*), réfugiés, immigrants et pauvres natifs confondus dans l'indigence. Ailleurs en ville règne la débrouille qui oblige une femme médecin à faire traiteur pour arrondir ses fins de mois, tandis que les très riches s'emploient méthodiquement à le devenir davantage. Pendant ce temps, une certaine vierge noire en bois, énigmatique, miraculeuse pourvu qu'on y croie, traverse le temps comme un fil à couper le beurre, et voit sa valeur sur le marché exploser à mesure que son antiquité est connue des initiés.

UNE FLÈCHE

C'est sur ce terrain – le temps – que Padura s'aventure ici avec la détermination de l'explorateur. Et le lecteur ravi de s'engouffrer à sa suite. Jusqu'à présent, naïvement, raisonnablement, docilement, comme l'histoire le lui a appris, ce dernier croyait que le temps suivait un cours linéaire, comme la flèche du même nom dans les manuels. Ce qui a eu lieu s'appelle le passé, qui détermine en partie le présent, qui prépare l'avenir. Flèche trompeuse, qui sous prétexte de clarté laisse dans les cervelles une tenace représentation du temps plus près de la course que de la vie. J'ignore si Padura s'est appuyé sur Zénon d'Élée pour écrire son roman. Il y a plusieurs siècles, le Grec avait un peu réfléchi à cette histoire de flèche tandis que ses compatriotes

LE **FIFA**

FESTIVAL INTER- -NATIONAL DU FILM SUR L'ART

38E ÉDITION
17-29 MARS 2020
MONTRÉAL

38TH EDITION
MARCH 17-29, 2020
MONTREAL

APPEL À SOUMISSIONS
DATE LIMITE :
30 SEPTEMBRE 2019

CALL FOR SUBMISSIONS
DEADLINE:
SEPTEMBER 30TH, 2019

ARTFIFA.COM

archers faisaient pleuvoir les leurs sur l'ennemi, et il en avait conclu que la flèche en vol ne bouge pas vraiment. Sa trajectoire est une suite d'instant immobiles et très rapprochés qui donnent l'illusion du mouvement. Le temps, ajoutait-il, est comme la flèche. Il ne s'écoule pas. Les multiples instants immobiles qui le composent ne font que s'additionner.

Nul n'est tenu de faire sien le paradoxe conçu par un philosophe pour mettre à mal les perceptions habituelles. Pour ma part, je ne résiste pas à la tentation de le rapprocher du roman de Padura, où le temps apparaît d'une texture autre que celle communément admise. Dans ces quatre cents pages qui entremêlent avec brio les lieux et les époques, le cadre change, mais tout se juxtapose et s'enchevêtre dans un temps que trouent à intervalles la conscience et ses impressions de déjà-vu. Dans ces instants d'acuité extrême, la transparence du temps ne fait plus de doute, même si le personnage concerné ne sait pas la nommer, juste l'éprouver, souvent en observant ses pieds nus, blancs et noueux remuer dans l'eau et comme se détacher de son corps.

En somme, tout change, tout demeure. Les hommes aussi. Berger fuyant les exactions de la guerre civile espagnole, serf et écuyer d'un seigneur qu'il a servi à la guerre, frère de l'ordre du Temple croyant livrer son dernier combat contre les Sarrazins à Saint-Jean-d'Acre, paysan, berger, marin et – pourquoi pas ? – jusqu'à ce miséreux aux pieds enveloppés de sacs plastique que croise périodiquement Mario Conde dans les rues de La Havane avant de lui faire don de ses chaussures, c'est toujours Antoni Barral qui remonte les siècles et devient notre contemporain à rebours. Invraisemblable ? Pas plus que l'instinct et le pressentiment qui sont les armes les plus sûres de Conde au moment de mener ses enquêtes, et même d'écrire les passages historiques du présent roman, comme le lecteur a envie de le penser vers la fin. Une constante : la vierge noire doit être protégée des vicissitudes de l'histoire, de l'appât du gain, des excès des hommes. Pourquoi ? « Je crois en la foi, commença le prêtre », quand le jeune Antoni (celui qui vit à l'époque de la guerre civile espagnole) l'interroge sur le bien-fondé des miracles. La distinction est proprement romanesque ; elle n'est pas dialectique. ■

LA TRANSPARENCE DU TEMPS
Leonardo Padura
Métailié, 2019, 432 p.